

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 NOVEMBRE 1891

SOMMAIRE

TEXTE.—Fumisteries télégraphiques, par Rémi Tremblay. —En justice—Poésie : "Feuilles volantes," par Louis Tesson.—Chronique du golfe, par Simon Bolivar.—Nouvelle canadienne : Trop sage pour sa belle (avec gravure), par Jules Saint-Elme.—Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.—Poésie : Novembre, par Hector Meunier.—Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place, par Elice.—Bibliographie, par Jules Saint-Elme.—Si j'étais riche, par Marie-Louise.—Le R. P. Fruhwirth.—Le problème des chameaux, par Jules Lefebvre.—Nouvelles à la main.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite). —Problèmes d'Échecs et de Dames.—Jeux d'esprit.

GRAVURES.—Portrait du Rév. Père André Fruhwirth, nouveau général des Dominicains.—La justice sur les frontières mexicaines : Arrestation et procès de voleurs de chevaux.—Musique (chanson) : Aux cerises prochaines.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ."

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

FUMISTERIES TELEGRAPHIQUES

Lisez vous parfois les dépêches télégraphiques publiées par les journaux quotidiens ?

Si ce divertissement à la mode vous inspire peu d'enthousiasme, je ne saurais trop vous en blâmer. Le fait est que si je n'étais pas forcé par état à rechercher cette incomparable distraction, il m'arriverait très souvent de me priver des jouissances intellectuelles qu'elle procure.

Et pourtant, ces dépêches sont parfois d'un casse-achève. Il est vrai que ce n'est pas la faute des pourvoyeurs de la presse associée qui, rendons leur ce témoignage, ne l'ont jamais fait exprès pour être drôles.

** Toutes les nouvelles du dehors qui nous viennent par voie télégraphique sont de source anglaise. Elles sont recueillies et rédigées par des scribes anglo-saxons, presque toujours très jeunes et très naïfs, invariablement imbus de tous les préjugés de leur race, ne doutant de rien, croyant remarquer partout la preuve de la supériorité de leurs congénères, tranchant imperturbablement les questions internationales les plus épineuses, décidant du sort des empires, ne laissant jamais passer une occasion d'accommoder une nouvelle de façon à donner le beau rôle au lion britannique, tout en représentant les autres carnassiers emblématiques sous l'aspect le plus repoussant.

Destinées à un public anglophone, car nos quelques journaux franco-canadiens qui les reçoivent ne comptent guère dans le nombre et doivent les accepter telles quelles ou les refuser en bloc, elles fourmillent de détails, insignifiants pour nous, palpitants d'intérêt pour l'anglomane anglicisant.

C'est ainsi qu'une partie de pugilat, une course à la rame, un tournoi de balle, de ballon ou de Lacrosse, tous événements de premier ordre dans l'esprit de nos vendeurs de nouvelles à tant la brassée, encombrant les colonnes de nos confrères de langue anglaise.

** L'art de se pocher les yeux conformément à certaines règles passablement arbitraires, de s'assommer à coups de Lacrosse, de s'enfoncer les côtes en jouant au *foot ball*, a sans doute fait d'immenses progrès depuis que les télégraphistes rivalisent à qui lui fera le plus de réclame.

Je veux bien croire que plus un peuple compte d'estropiés plus il est fort physiquement, mais enfin tout le monde n'est pas de cet avis, et le lecteur canadien-français, par exemple, accueillerait peut-être avec plus d'émotion certaines nouvelles que la télégraphie de la presse associée lui cache avec soin, de crainte de froisser les susceptibilités de ses principaux clients.

Remarquez bien que je ne reproche pas à cette encombrante association de traiter ses clients franco-canadiens comme s'ils n'existaient pas. Nous sommes si peu exigeants, si bien habitués à nous contenter du peu qu'on nous jette en pâture, que des personnes bien intentionnées peuvent, sans parti pris, oublier jusqu'au fait que nous existons.

** Si je n'approuve pas entièrement les Anglais lorsqu'ils exigent qu'on leur serve des nouvelles plus consolantes à leur point de vue que conformes à la vérité, je ne puis m'empêcher d'admirer la tenacité avec laquelle ils insistent pour qu'on leur parle de tout ce qui les intéresse.

Je tenais seulement à expliquer comment il se fait que les dépêches expédiées à nos journaux quotidiens offrent peu de garantie sous le rapport de la vérité ; que leur authenticité est souvent douteuse ; que leur partialité ne l'est pas du tout et que le peu d'originalité qu'elles contiennent est tout à fait inconscient.

Depuis quelques semaines, j'ai remarqué que deux journaux, *La Presse* et *La Patrie*, ont, en deux cas distincts, vertement relevé certaines absurdités transmises par le télégraphe. Ce n'est pas trop tôt, et cela vaut beaucoup mieux que de se borner à traduire littéralement des masses de prose indigeste, après en avoir élagué les dépêches qui renferment les bourdes les plus grossières.

** Parmi les spirituels correspondants de la presse associée, nous avons le *monsieur* qui prend la peine de nous télégraphier de Londres que le pugiliste Slavin a été condamné à \$145 d'amende pour simple ivresse. J'avoue que cette catastrophe me laisse froid.

Ce dénicheur de nouvelles est d'un type très répandu, si j'en juge par le grand nombre de dépêches anodines qui nous viennent de New-York, Boston, Chicago, Saint-Louis, Cincinnati, où des légions de ses congénères se sont improvisés historiographes de chiens écrasés, nécrologistes de chats assassinés et biographistes de pugilistes démantibulés.

** On a vu parfois certains télégraphistes s'armer du fouet de la satire et faire résonner le fil électrique sous leurs sarcasmes mordants. Témoin ce jeune gâteux du Détroit qui, tout récemment, parlant dans un télégramme d'un certain nombre de Yankees, de Canadiens et de Chinois, disait les blancs en parlant des premiers, donnant spirituellement à entendre que les Canadiens n'appartiennent pas à la race blanche.

Ce qu'on a ri !

D'ordinaire, les télégraphistes se montrent pourtant assez antipathiques aux Canadiens-Français sans que le scribe chargé de livrer la dépêche à l'imprimeur éprouve le besoin d'ajouter une sottise de son cru : c'est cependant ce qui arrive.

Ainsi, on voyait ces jours derniers s'étaler en titre flamboyant, au sommet d'une colonne de dépêches de New York, dans un grand journal anglais de cette ville, les mots suivants : "*French*

Canadians an Easy Prey. Les Canadiens Français sont une proie facile."

Il s'agissait d'un Yankee qui avait écoulé de faux billets du trésor des Etats Unis en les vendant à des complices aussi gobeurs que naïfs. Vous lisiez la dépêche et vous constatiez que le titre était aussi faux que les billets en question. Pas un seul Canadien-Français n'avait donné dans le panneau, bien qu'on eût inutilement tenté d'en entraîner plusieurs dans cette galère déjà encombrée de galériens ayant la grâce d'état.

On avait mieux réussi auprès des co-nationaux du calomniateur dont les noms bien anglais ornaient la liste des coupables.

Le scribe en question mérite d'être télégraphiste de la presse associée et je suis porté à croire qu'il a dû débiter par là.

Le fanatisme bête de tous ces brocanteurs de canards faisandés les pousse continuellement à fabriquer des mensonges qui, grâce à la crédulité de leurs lecteurs, peuvent parfois avoir les conséquences les plus graves.

Le moindre mal qui puisse en résulter, lorsqu'ils sont pris au sérieux, c'est la position ridicule des gouvernements qui s'emballent sur la foi de pareils racontars. Nous en avons eu un exemple tout récent.

Les matelots du navire de guerre américain *Baltimore* étant à Valparaiso, Chili, se prirent de querelle avec des Chiliens à la suite d'une orgie. Il est permis de supposer que tous les torts n'étaient pas du côté des Chiliens, mais même en ce dernier cas, il n'y avait pas là matière à échange de notes diplomatiques.

** Les Anglo-Américains ont conservé toute la superbe arrogance de leurs aînés, ce mépris absolu des étrangers et cette forfanterie agressive que leurs nombreux journaux ont soigneusement cultivée. Le frère Jonathan est tout aussi irascible et tout aussi mauvais coucheur que John Bull.

Il est probable que les matelots du *Baltimore* ont voulu régenter les Chiliens. Ils se sont fait rosser d'importance. Là dessus grand brouhaha. Les dépêches ne nous parlaient plus que des sanglantes représailles que le gouvernement américain allait exercer.

On ne devait faire du Chili qu'une seule bouchée. L'importance de la bagarre était excessivement exagérée. Pas moins de quarante marins y avaient perdu la vie. On les avait fait périr dans des supplices atroces.

Tous les journaux américains entonnèrent leur chant de guerre et quand on eut bien tartariné, brutalement demandé réparation au Chili, prononcé maints discours incendiaires et fait un tapage à tout casser, on découvrit qu'il n'y avait eu ni meurtre, ni assassinat, ni insulte au drapeau américain ; qu'au contraire c'était au Chili à se plaindre de la conduite d'Egan, le ministre américain, et que le gouvernement chilien ne se laisserait pas intimider par les menaces.

Puis, tout rentra dans l'ordre. Les journaux avaient eu de la copie à sensation ; on avait failli allumer une guerre injuste, les autorités américaines s'étaient couvertes de ridicule et le tour était joué.

** Une veste diplomatique de même étoffe vient d'être rapportée de Suisse par l'Angleterre. Madame Burke, une particulière assez mal notée chez les siens, partageait l'opinion trop répandue parmi ses compatriotes qu'au moindre rugissement du lion britannique tout genou doit fléchir, même dans une république aussi fière de sa liberté que la patrie de Guillaume Tell.

Fort de cette conviction, elle entreprit de rosser le personnel d'une hôtellerie où elle était descendue.

Intervention de la gendarmerie, emprisonnement de la belliqueuse fille d'Albion, intervention du consul anglais, enquête sur le prétendu affront que le vieux drapeau avait reçu dans la personne de Mme Burke, immense branle-bas télégraphique, et finalement manifeste du Conseil fédéral suisse qui, en termes courtois, a su donner une leçon de